Le fait urbain dans l'Asie centrale pré-islamique : approche diachronique, approche synchronique

Frantz Grenet

▶ **To cite this version:**

Frantz Grenet. Le fait urbain dans l'Asie centrale pré-islamique : approche diachronique, approche synchronique. Doctorat. Collège de France, France. 2013. hal-04040806

HAL Id: hal-04040806
https://hal.science/hal-04040806v1

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire et cultures de l'Asie centrale préislamique

M. Frantz GRENET, professeur

ENSEIGNEMENT : LE FAIT URBAIN DANS L'ASIE CENTRALE PRÉ-ISLAMIQUE : APPROCHE DIACHRONIQUE, APPROCHE SYNCHRONIQUE

Introduction générale

Cours du 14 novembre 2013

Le cours et le séminaire de cette année ouvrent un cycle envisagé pour se poursuivre sur deux ou trois ans et visant à offrir une prise de vue sur l'archéologie de l'Asie centrale préislamique dans sa continuité, en liaison avec la préparation d'ouvrages collectifs de référence. Deux approches combinées sont prévues : les recherches sur l'irrigation, à propos desquelles deux journées d'études se tiendront les 4 et 5 juin 2015, et « Le fait urbain en Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique », sujet du cours et du séminaire.

Au début des années 1970, Paul Bernard avait proposé à Henri-Paul Francfort un sujet de thèse sur l'urbanisation de l'Asie centrale. Francfort s'aperçut rapidement que le sujet n'était pas alors traitable, faute de données formant des séries suffisantes, et il le réorienta, avec succès, vers la seule étude des systèmes fortifiés. Francfort et moi sommes d'accord pour dire qu'aujourd'hui le sujet existe vraiment, mais qu'en même temps il dépasserait de beaucoup la matière d'une thèse. La documentation s'est développée à la fois en profondeur et en cohérence chronologique : qu'il suffise de rappeler qu'en 1970 on ne connaissait encore l'âge du bronze centrasiatique que sur le piémont du Kopet-Dagh, et que la notion de « civilisation de l'Oxus », autrement dénommée « BMAC » (*Bactria-margiana archaeological complex*), n'avait pas encore été construite. Par ailleurs, pour les périodes postérieures à l'âge du bronze, on dispose maintenant d'une masse critique d'informations sur plusieurs sites clés (Aï Khanoum, Samarkand, Pendjikent) et de connaissances substantielles sur beaucoup d'autres alors inconnus ou quasi inconnus (Dzharkutan, Ulugtepe, Kampyrtepa, Dal'verzintepe, Dil'berdjin, Erkurgan, Paykand, etc.).

On se propose d'examiner les fouilles urbaines en procédant par ordre chronologique approximatif, car bien entendu les existences de plusieurs villes se sont chevauchées. On choisira les cas, minoritaires, où l'on dispose de suffisamment de données pour percevoir le fonctionnement global de l'organisme urbain au moins à certaines périodes. On prêtera une attention particulière aux récurrences de schémas interprétatifs dans l'interprétation des vestiges, et aussi aux rapports entre données archéologiques, sources historiques, sources épigraphiques locales : de ce point de vue, les situations sont très diverses, depuis l'absence totale de telles données à l'époque pré-hellénistique jusqu'à un dialogue très étroit entre les écrits et le terrain dans la Pendjikent des années 700-720.

Au cours sont traités les sites à partir de la période hellénistique [a]. Les sites antérieurs l'ont été cette année au séminaire [b], par des spécialistes invités [1].

Séminaires des 14 et 21 novembre 2013

Henri-Paul Francfort, directeur de recherches émérite au CNRS (UMR 7041), présente le phénomène urbain en Asie centrale au cours de la protohistoire. La première séance a porté sur « la problématique, les théories et les méthodes » et la seconde sur les « nouvelles données, nouvelles approches ».

Le phénomène urbain, si important de nos jours où il explose littéralement sur la Terre, a commencé au Proche-Orient au IV^{e} millénaire, ou peut-être même plus tôt, dès le VI^{e} millénaire, si l'on prend le site néolithique de Chatal Höyük pour une ville, ce qui est discutable. Traditionnellement, depuis V.G. Childe, les archéologues considèrent que la « révolution urbaine » (apparition de la vie en agglomérations) a fait suite à la « révolution néolithique » (naissance de l'économie de production). De plus, la théorie néo-évolutionniste place par leur ordre d'apparition, successivement, des sociétés organisées en bandes (paléolithique), puis en chefferies, et enfin en États, et mettent ces derniers en corrélation directe avec le phénomène urbain. Les problèmes de l'identification du binôme urbanisation-État par l'archéologie se posent dès lors immédiatement, d'autant plus qu'elle est désormais fréquemment abordée par le biais de l'émergence des sociétés complexes à la protohistoire. Le séminaire a passé ainsi en revue les différentes manières dont les chercheurs abordent en archéologie ces problèmes d'évolution des sociétés, depuis les dix critères de reconnaissance proposés jadis par Childe. Mais ceux-ci ne sont pas opératoires car certains sont ambigus, d'autres inopérants ou inexistants en

---

a. Pour la version audio et vidéo des cours, voir http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/course-2013-2014.htm. La leçon inaugurale, *Recentrer l'Asie centrale*, est également disponible sur le site internet du Collège de France, en audio et en vidéo : http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/inaugural-lecture-2013-11-07-18h00.htm. On peut aussi la lire, sous une forme imprimée (Fayard/Collège de France, 2014) ou numérique (Collège de France, 2014) : http://books.openedition.org/cdf/3590 [NdÉ].

b. Pour la version audio et vidéo des séminaires, voir http://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/seminar-2013-2014.htm [NdÉ].

1. Pour respecter la cohérence logique du propos, le résumé de chaque cours est suivi par celui du séminaire qui était en rapport avec lui, même s'il a eu lieu à une autre date. Les résumés des interventions aux séminaires sont extraits de textes remis par leurs auteurs. Tous les cours et séminaires sont accessibles en vidéo.

archéologie et d'autres enfin tautologiques, si bien que, dans un cas précis de tentative d'application aux « villes » protohistoriques de l'Asie centrale, seuls trois ont pu être retenus, qui restent sujets à l'évaluation des données matérielles (ex. : quand peut-on parler des « "grands" travaux "collectifs"» ?). Un examen élargi a montré que ces mêmes critères flous d'urbanisation produisent tout aussi bien des classifications de sociétés pour le Néolithique. La cause en est que les corrélats archéologiques (matériels) recherchés sont ceux de concepts socio-économiques issus de la sociologie, de l'ethnologie ou de l'histoire, transférés par inférence analogique sur les vestiges. En conséquence, tous les schémas de reconnaissance et tous les scénarios d'émergence recensés sont polysémiques. Ainsi, en Asie centrale, les mêmes témoins matériels (remparts, réseaux d'irrigation, etc.) s'appliquent aussi bien au bronze qu'au fer, en contradiction avec les schémas évolutionnistes *a priori* et avec le savoir historique, qui indiqueraient des sociétés d'un stade évolutif différent, proto-urbain (proto-État, chefferie complexe ?) dans le premier cas et étatique (achéménide) dans le second.

Une tentative pour sortir de ces difficultés a été présentée : le système « Palamède ». Il s'agit d'évaluer un site protohistorique de la civilisation urbaine de l'Indus (ou harappéenne) découvert dans le nord-est de l'Afghanistan, Shortughaï, mais sachant que 1) la civilisation de l'Indus est urbaine mais l'existence ou non d'une structure étatique est en question, et que 2) Shortughaï n'est pas une ville, car il est petit (1 ha). Ce site, fouillé par l'intervenant et son équipe entre 1976 et 1979, a fait l'objet de mesures très précises des vestiges et des déchets de production, puis de calculs élaborés. Ces informations ont ensuite donné lieu à une modélisation informatique en intelligence artificielle, sous la forme d'un système expert comme il s'en faisait à l'époque. Il n'a pas été possible de présenter le détail dans le séminaire, mais les conclusions avaient montré une fois encore l'inadéquation des notions sociales généralement utilisées. De plus il était apparu non seulement que les critères de reconnaissance ne pouvaient être opératoires qu'avec des méta-concepts construits et donc mesurables, mais encore que les systèmes socio-économiques protohistoriques de l'Asie centrale et de l'Indus étaient des constructions inconnues ailleurs, distinctes des structures généralement prises comme modèles de l'Égypte et de la Mésopotamie. Nous étions par conséquent face à un espace multivarié, à une arborescence, si l'on veut, et non sur un segment d'une évolution linéaire.

La séance suivante a présenté des approches nouvelles, et plus mathématisées, du phénomène urbain, cité ou cité-État, tant du côté du courant des *cross cultural studies* que de ceux des mesures de démographie antique ou des états de complexité, ou encore de diverses formes de modélisation. Les recherches actuelles, qui disposent de données environnementales et physico-chimiques abondantes et bien datées, s'attachent plus ou moins étroitement aux informations archéologiques, mais toutes affrontent toujours la question de l'ambiguïté des critères matériels de reconnaissance des notions sociales.

Cela étant, pour l'Asie centrale, le phénomène urbain a été abordé d'abord en présentant deux sites chalcolithique (avant 2500), Mundigak (Afghanistan) et Sarazm (Tadjikistan), où l'intervenant et son équipe fouillent actuellement, qui présentent une bonne partie des critères attendus, mais qui paraissent inspirés sinon suscités par le Moyen-Orient (Iran, Mésopotamie) et l'Indus-Balochistan. Cependant ni l'un ni l'autre, même s'ils sont des manifestations d'un réseau de « civilisation proto-urbaine », ne remplissent toutes les conditions qui en feraient des villes à part

entière. Après 2500 se développe la civilisation de l'Oxus de l'Asie centrale qui connaît son apogée, brillante, entre 2300 et 1800. Un seul site peut véritablement être pris pour une ville, Gonur Dépé (Turkménistan) qui ne couvre pourtant pas plus de 30 ha, mais dispose de remparts, de palais et de productions artisanales importantes ainsi que de relations à longue distance. Mais des voix se sont fait entendre récemment, et avec de solides arguments, pour attribuer à l'ensemble du Bronze d'Asie centrale une organisation non pas (proto)-étatique mais tribale. La rigidité théorique des anciennes équivalences néo-évolutionnistes vole donc en éclat dans ces cas marginaux de l'Asie centrale, qu'ils fussent inspirés de modèles des domaines irano-mésopotamien ou indo-pakistanais – mais dont ils ne sont pas uniquement des sous-ensembles ou des versions dégradées, simplifiées, projetées au loin.

Séminaires des 9 et 16 janvier 2014

Julio Bendezu-Sarmiento (directeur-adjoint de la DAFA), Olivier Lecomte (directeur de recherches au CNRS, UMR 7041) et Johanna Lhuillier (post-doctorante, DAI) présentent d'abord l'œuvre de Viktor Sarianidi (1929-2013), incontestablement le plus grand découvreur de la civilisation de l'Oxus, puis les récents résultats des fouilles d'Ulugtepe (au Turkménistan, maintenant le principal site de l'âge du fer, qu'on a quelques bonnes raisons d'associer à l'Empire mède) et de Dzharkutan (en Ouzbékistan méridional, site clé pour l'étude de la transition de l'âge du bronze à l'âge du fer, notamment sur le plan des pratiques funéraires dont l'évanescence à cette période a été quelque peu surestimée).

Séminaire du 6 février 2013

Bertille Lyonnet, directrice de recherches au CNRS (UMR 7192), présente « L'Asie centrale et la "désurbanisation" après l'âge du bronze ».

Le phénomène de désurbanisation qui suivit l'âge du bronze en Asie centrale fut de longue durée. Ses causes sont toujours débattues et dépendent largement de la façon dont on interprète la « civilisation de l'Oxus ». On montre l'importance que les peuples de la steppe ont toujours eue dans la vallée du Zeravshân, laquelle sera, à partir de l'époque achéménide, le cœur de la Sogdiane. Des preuves archéologiques d'occupations successives par ces populations plus ou moins mobiles ont été mises au jour sur de nombreux sites depuis Sarazm (IV^{e} millénaire) jusqu'à Zamanbaba et les tombes du Siab (II^{e} millénaire). Dans tous les cas, l'habitat est modeste, plus ou moins semi-enterré et la céramique façonnée à la main. De nombreux témoignages attestent aussi l'importance d'activités métallurgiques et d'échanges avec le monde des sédentaires au sud, dans ce qui deviendra la Bactriane et la Margiane. D'importants gisements miniers d'étain se trouvent dans la chaîne des monts Hissar au sud du Zeravshân, et des gisements d'argent sont attestés au sud-est de Tashkent. À l'époque du BMAC, les textes cunéiformes de Mari sur l'Euphrate comme les lettres des marchands assyriens attestent sans ambiguïté que l'étain et le lapis-lazuli arrivaient ensemble depuis l'est à Assur, Eshnunna ou de Suse. Selon notre hypothèse, c'est ce commerce de l'étain et du lapis-lazuli avec le Proche-Orient qui permet d'expliquer l'extraordinaire épanouissement du BMAC et la multitude

d'influences visibles sur l'architecture, les sceaux et les divers objets de luxe qui étaient totalement absents auparavant. Après la chute de Mari au XVIII^e s. av. n. è. et la disparition des *karum* d'Anatolie avec l'arrivée des Hittites, ce commerce cessa de façon abrupte. De façon concomitante, on assiste au déclin rapide du BMAC, à la disparition de l'architecture monumentale, des sceaux et autres objets d'influences très variées, et à une régression notable des grands établissements proto-urbains. La longue durée de ces influences extérieures eut néanmoins un impact certain sur les cultures locales de Margiane et de Bactriane.

D'autres considèrent que des changements climatiques (période d'aridité) plus ou moins associés à l'extension vers le sud de groupes Andronovo (qu'ils associent aux Indo-Aryens) sont la cause de cette désurbanisation et des phénomènes associés. Ils relient à ces groupes l'apparition trois siècles plus tard, à partir du milieu du II^e millénaire, de tout un ensemble de cultures à céramique façonnée peinte (appelées selon la région culture de Jaz I, de Burguljuk ou de Chust). Ces cultures présentent des différences régionales certaines : selon la région où elles sont installées, elles adoptent les traditions d'architecture et de facture de céramique qui prévalaient auparavant. En conséquence, en Margiane et en Bactriane, on trouve des bâtiments en briques crues et une céramique aux décors peints assez sophistiqués, tandis qu'en Sogdiane et au-delà, l'habitat est rudimentaire, essentiellement en huttes semi-enterrées, et la poterie porte des décors sommaires. Toutes ces cultures, néanmoins, partagent un même ensemble religieux qui les conduit à ne plus enterrer leurs morts, et il n'y a nulle part de temple ou de palais avérés. On est en droit de considérer que cette religion est celle attestée par les textes de l'Avesta et du Rig Veda. Or ce groupe de cultures ne se trouve pas uniquement au nord de l'Hindukush, mais également sur le flanc sud et jusqu'aux abords du sous-continent indien. Contrairement à l'hypothèse de leur origine andronovienne, majoritaire chez les chercheurs d'Asie centrale, nous proposons quant à nous de voir là une intrusion de groupes tribaux issus du monde iranien occidental (entre l'Euphrate et la région d'Urmia probablement), que l'on peut effectivement associer aux Indo-Aryens et qui pourrait expliquer que les dieux du royaume du Mitanni portent des noms indo-aryens. Notre argumentation repose sur des comparaisons céramiques (là aussi façonnée et majoritairement peinte, mais aussi associée à un petit pourcentage de céramique gris-noir à décor en relief).

Une fois ces groupes assimilés (période Jaz II et III, entre c. 1000 et 330 av. n. è.), on assiste à un retour aux traditions antérieures, la Bactriane et la Margiane revenant rapidement à la céramique tournée, tandis que la Sogdiane continue la céramique façonnée. Cette longue période semble prospère, l'irrigation s'y développe, et d'assez nombreux sites fortifiés sont attestés. Elle reste néanmoins encore très obscure, essentiellement en raison de l'absence d'inhumations (et donc du matériel qui leur est généralement associé), mais aussi de problèmes de chronologie absolue par le C14 inhérents à la période, d'une culture matérielle peu variée, de l'absence de textes, de monnaies, d'importations et de différenciation sociale avérée. Si les villes semblent refaire surface au cours de cette période, les plus grands centres comme Merv, Bactres, Afrasiab/Samarkand ou Kunduz furent sans cesse réoccupés par la suite, ne permettant pas aux archéologues de déterminer avec certitude le moment de leur fondation (avant ou sous les Achéménides). On peut néanmoins avancer que c'est sous la domination achéménide que la Sogdiane intégrera pour la première fois le monde des oasis du sud de l'Asie centrale, bien que pour une assez courte durée.

Nisa

Cours du 14 novembre 2013 : suite

Figure 1 : Nisa

Nisa (en fait un site double, « Vieille Nisa » et « Nouvelle Nisa », distantes de 1,5 km) se trouve au Turkménistan, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de la capitale Ashgabat. Elle fut la première capitale des Parthes « impériaux » depuis environ le milieu du IIe s. av. n. è. (la capitale préimpériale Asaak qui se trouvait un peu plus à l'ouest, peut-être dans la zone frontalière avec l'Iran actuel, n'a pas été identifiée). C'est l'époque où les souverains arsacides se proclament « philhellènes », orientation que l'architecture et l'art de Nisa expriment amplement.

Pourquoi commencer par Nisa ? Même si cela a été un peu oblitéré par les multiples et éclatantes fouilles urbaines menées depuis, l'aventure de l'archéologie urbaine de l'Asie centrale s'est ouverte ici, et aussi la redécouverte de l'hellénisme centrasiatique. Les seules entreprises archéologiques comparables jusqu'aux années 1950 étaient Taxila, déjà en Inde, et Suse, en périphérie mésopotamienne de l'Iran. On peut dire que toutes les grandes questions qui se sont posées et qui continuent de se poser dans l'archéologie urbaine de l'Asie centrale antique – dosage de l'apport hellénistique et du substrat local, contraintes techniques *versus* choix culturels, usage plutôt religieux ou plutôt profane des bâtiments, etc. – l'ont d'abord été par les équipes successives qui ont travaillé à Nisa.

Le dossier d'information fourni par ce site comporte quelques atouts uniques et quelques limites. Parmi les atouts uniques : les restitutions architecturales complètes des principaux monuments, publiées en couleurs et bien diffusées dès 1958 (mais qui suscitèrent rapidement des réserves chez les spécialistes de l'architecture grecque) ; la cinquantaine de rhytons d'ivoire dont la publication fit sensation l'année suivante; les *ostraca* en langue parthe découverts à partir de 1948, rapidement déchiffrés par les grands savants iranistes de Leningrad, et qui sont les seuls documents d'archives jamais fournis en masse par une ville d'Asie centrale (les archives de Rob et du Mont Mugh, composites, furent l'une et l'autre retrouvées hors de leur contexte de production) ; et aussi quelques légendes archéologiques, notamment la statue dite de Rodogune fille de Mithridate Ier (en fait une Aphrodite sortant du bain, œuvre hellénistique d'importation, comme P. Bernard le démontra en quatre pages, ce qui n'empêche pas ce conte de continuer sa carrière dans les

publications [2]). Parmi les limites, une seule source littéraire porteuse d'information : Isidore de Charax, *Stations parthes,* 12 : « Parthyène, 25 *schoeni* [chacun faisant environ 6 km], et la *polis* de Parthaunisa [« Nisa des Parthes »] après 6 *schoeni* ; il y a des tombes royales » ; le fait que du point de vue archéologique on ne connaisse bien que « Vieille Nisa », qui est en fait l'annexe royale fortifiée de « Nouvelle Nisa », la vraie ville ancienne (malgré les noms trompeurs que leur ont donné les premiers archéologues) ; l'absence de données archéologiques sur l'environnement agricole ou commercial ; enfin une durée de fonctionnement assez brève, entre la fondation de Vieille Nisa par Mithridate Ier (165-132) qui lui donna son nom Mihrdādkirt et l'abandon des fonctions officielles dans la première moitié du Ier s. de n. è., abandon qu'on peut mettre en rapport avec la montée des capitales occidentales (Hécatompyles, Ecbatane, Ctésiphon) et avec les fréquentes rébellions des provinces orientales.

Cours du 21 novembre 2013

On peut distinguer trois étapes dans l'exploration archéologique de Nisa :

1) le pionnier Alexandr Marushchenko (1930-1936), représentant la première génération formée à l'université de Moscou et envoyée porter la science soviétique dans les républiques d'Asie centrale, où les nouveaux archéologues devaient remplacer les « amateurs de l'archéologie » pré-révolutionnaires. Sa méthode de fouille par tranchées menées à l'intérieur des bâtiments, sans relevé de la stratigraphie et donc irrémédiablement destructrices, fut durement critiquée par son successeur Masson qui réussit à l'évincer complètement du site. Par ailleurs, il publia très peu. À son actif, on peut noter qu'il comprit tout de suite qu'il avait affaire à la capitale des Parthes arsacides et qu'à sa retraite il donna à publier toutes ses archives, un exemple qui ne fut pas toujours suivi ;

2) Mikhail Masson et son épouse Galina Pugachenkova (1947-1967). Masson, basé à l'université de Tachkent, fut le seul chef d'une expédition soviétique majeure (la JuTAKÈ, expédition archéologique du Sud-Turkménistan) à avoir été formé à l'époque tsariste (à Samarkand). Pugachenkova était une architecte professionnelle et la fouille de Nisa fut conduite comme une fouille d'architecture. Contrairement à son prédécesseur qui eut quelques ennuis politiques, Masson était un homme du pouvoir et il sut utiliser ses réseaux pour faire publier des ouvrages avec une qualité luxueuse. En quelques années furent dégagés la « Maison carrée » et la plupart des monuments de l'« Ensemble central ». On a déjà mentionné la découverte des rhytons et des *ostraca*. Cependant, au début des années 1950, la mission ne laissa plus à Nisa qu'une petite équipe et le gros des forces se transporta à Merv. C'est un phénomène qu'on retrouve assez souvent dans l'archéologie urbaine : une fois passée l'euphorie des premières découvertes, on a l'impression d'entrer dans les rendements décroissants et on va voir ailleurs [3]. Dans le cas de la JuTAKÈ il n'est pas certain rétrospectivement que ce choix ait été heureux ;

---

2. P. Bernard, « Un nouveau livre sur les Parthes », *Studia Iranica*, 8, 1979, p. 119-139 ; ici p. 129-133.

3. C'est ainsi qu'en 1976 la fouille d'Aï Khanoum passa tout près de la mise en extinction, avant que l'intérêt ne rebondisse l'année suivante avec les découvertes de la Trésorerie.

3) après une longue période de mise en sommeil, la reprise de la fouille en 1979, dans un contexte qui devint bientôt celui de la *perestroïka*. Trois missions coexistèrent au début, relevant de trois principes : le principe dynastique avec celle de Leningrad (Vadim Masson, fils de Mikhaïl) ; l'ultime réaffirmation des institutions de Moscou (Gennadi Koshelenko) ; l'émergence des nouveaux centres avec l'université d'Ashgabat (Viktor Pilipko). De 1990 à 2006, la fouille de l'ensemble central fut partagée entre Ashgabat et une mission de l'université de Turin (Antonio Invernizzi). Une nouvelle vague de découvertes sensationnelles survint alors : les sculptures de la Salle carrée, le portrait de Mithridate à la Salle ronde.

Cette histoire discontinue a eu des conséquences. Une partie des trouvailles s'est perdue, notamment toutes les monnaies non publiées, ce qui a compromis l'établissement de la chronologie des dernières périodes. La mission Masson s'intéressa aux bâtiments pris individuellement, beaucoup moins à la façon dont ils se reliaient. Enfin, il fallut attendre 2001 pour voir paraître un ouvrage d'ensemble [4]. La mission italienne a lancé en 1999 la série *Parthica*, qui publie beaucoup d'articles exprimant les points de vue souvent divergents des fouilleurs italiens et russes et, en 2008, la série de rapports *Nisa Parthica* (quatre volumes parus).

Si l'on considère les opinions qui se sont exprimées dans la durée bientôt séculaire de l'étude du site, on constate qu'à presque chaque occasion on s'est tenu obligé de prendre parti par rapport à l'hypothèse d'un culte funéraire royal qu'on inférait de l'unique source littéraire disponible, à savoir la notice d'Isidore. L'ensemble du spectre exégétique, depuis des interprétations purement cultuelles (favorisées avec des déclinaisons diverses par les fouilleurs russes) jusqu'à des interprétations purement laïques (c'est Paul Bernard qui est allé le plus loin dans cette direction [5]), en passant par des interprétations mixtes, a été parcouru pour presque chaque catégorie de document livré par la fouille : bâtiments, statues monumentales, rhytons, et même pour les noms des domaines viticoles connus par les *ostraca*. De ce point de vue une approche particulière a été proposée par Mary Boyce (1920-2006) dans une contribution encore en attente de publication qu'elle avait préparée pour le volume IV de son monumental ouvrage *A History of Zoroastrianism*, avec un effort poussé parfois à l'extrême pour juger des fonctions des monuments à l'aune de l'orthopraxie zoroastrienne.

Cours du 28 novembre 2013

Le site comprend 15 ha à l'intérieur de ses remparts. On distingue deux grands ensembles bâtis : (i) vers le nord, la « Maison carrée » (voir le séminaire) ; (ii) occupant largement la zone centre-ouest, un groupe de quatre bâtiments ayant chacun une façade monumentale donnant sur une vaste esplanade : le Bâtiment nord-est, la Salle carrée, le Bâtiment-tour, l'Édifice rouge. Accolée au sud se trouve la Salle ronde. On sait maintenant que tous les bâtiments de cet ensemble ont été édifiés à la suite les uns des autres dans un même dessein d'ensemble, sauf l'Édifice

4. V. Pilipko, *Staraja Nisa. Osnovnye itogi arkheologicheskogo izuchenija v sovetskij period*, Moscou, 2001. Voir aussi son riche article « The central ensemble of the fortress Mihrdatkirt », *Parthica*, 10, 2008, p. 33-51.

5. P. Bernard, « Un nouveau livre sur les Parthes », art. cit.

rouge qui se dressait d'abord isolément. Il y a des constructions antérieures, mais il n'y a pas de confirmation archéologique qu'elles datent d'avant l'époque de Mithridate Ier.

Toute réflexion sur Nouvelle Nisa en tant qu'ensemble doit tenir compte de deux faits : il n'y avait aucun autre bâtiment monumental (le reste de l'espace intra-muros était occupé par des bassins, des entrepôts et des celliers) et il n'y avait pas non plus de quartier d'habitation (les seuls locaux destinés à cet usage, très modestes, jouxtaient le Bâtiment nord-est). Le matériau est la terre crue (briques et blocs de pisé). L'usage de la pierre à bâtir est très rare, limité à des bases de colonnes qu'on n'a cessé ensuite de réutiliser. Cette exclusion est manifestement un choix architectural, non une contrainte technique puisque de bonnes carrières se trouvaient à proximité.

L'Édifice rouge a été fouillé et publié par la mission italienne. Il s'agit d'un édifice d'apparat comportant des orthostates et un décor géométrique peint d'inspiration à la fois achéménide et grecque, mais avec un parti pris de sobriété qu'on ne retrouve pas dans les édifices suivants (pas de peintures figuratives, pas de statues). Son plan rappelle fortement celui des maisons coloniales d'Aï Khanoum (voir ci-après le séminaire du 19 décembre), mais avec une hypertrophie de la salle de réception, où l'on était manifestement amené face à une présence respectable (l'entrée est en chicane). L'interprétation comme un premier pavillon d'audiences paraît s'imposer.

Le Bâtiment nord-est n'a jamais non plus vraiment fait l'objet de doutes quant à sa fonction : c'est un ensemble palatial, à cette réserve près qu'on n'y habitait pas (sauf les locaux extérieurs destinés à un personnel de service) et qu'il servait uniquement à des réceptions collectives dans les cours et portiques. Il comportait des celliers.

Avec la Salle ronde, on entre dans les discussions sans fin. C'est le seul des bâtiments de l'ensemble qui ne donne pas sur l'esplanade. Le diamètre au sol est de 17 m. G. Pugachenkova a restitué une couverture en charpente formant un cône surbaissé, traitée à l'intérieur en fausse coupole à caissons. La mission italienne a proposé une restitution radicalement différente : une coupole entièrement maçonnée en briques dont la courbure partant du sol culminait à 17 m., l'intérieur étant entièrement peint en blanc (en bas) et rouge (en haut). Depuis lors, les arguments pour et contre ont été opposés sans que je sois en état de trancher [6]. Quelle que soit la restitution qu'on adopte, la présence d'une gigantesque coupole au moins factice évoque un schéma cosmique (cf. les coupoles des palais sassanides). Un élément archéologique qu'il faut désormais prendre en compte est une statue monumentale en argile crue, donc nécessairement exécutée sur place, découverte par la mission italienne et figurant presque sans doute possible Mithridate Ier, fondateur de Vieille

6. L'argumentaire architectural, avec force modèles mathématiques et tests de compression, a été présenté par N. Masturzo, C. Blasi, E. Coïsson, D. Ferretti, dans *Nisa Partica. Ricerche nel complesso monumentale arsacide 1990-2006*, Florence, 2008, p. 43-81, et endossé par une autre architecte : N.S. Baimatowa, *5000 Jahre Architektur in Mittelasien. Lehmziegelgewölbe vom 4./3. Jt. v. Chr. bis zum Ende des 8. Jhs. n. Chr.,* Mayence, 2008, p. 204-214. Pilipko (« The central ensemble… », art. cit., p. 40-41) conteste l'idée d'une coupole à partir d'arguments archéologiques (la masse de briques tombée au sol serait insuffisante pour permettre une telle restitution, etc.).

Nisa[7]. D'autres personnages l'accompagnaient. Les interprétations proposées pour la fonction du monument varient de l'*hérôon* (ou mémorial) du fondateur à une salle du trône à l'accès plus réservé que les autres, la présence d'images royales étant dans cette éventualité expliquée par Mary Boyce à partir de la notion zoroastrienne des Fravashis, les âmes guerrières des ancêtres protégeant les activités de leurs descendants et qui auraient fait l'objet d'une traduction plastique hellénisante. Les tenants des deux interprétations invoquent des précédents macédoniens : le Philippéiôn d'Olympie dans le premier cas, la *tholos* de Vergina dans le second.

Cours du 5 décembre 2013

La Salle carrée pose des problèmes en partie identiques à ceux de la Salle ronde à cause de la découverte de statues monumentales d'argile crue, ici plus nombreuses. Plusieurs têtes très bien conservées, œuvres de modeleurs formés aux meilleures traditions grecques, ont été retrouvées dans une pièce annexe où elles avaient été déposées, peut-être après un tremblement de terre. Hommes et femmes voisinaient, et aussi les costumes grecs et parthes, militaires et civils. Les types ne se rattachent pas à tel ou tel dieu grec, et par conséquent pas non plus aux dieux du panthéon iranien qu'on ne savait alors figurer qu'en les traduisant dans le langage iconographique du panthéon grec. Le type qui semble avoir inspiré les portraits masculins est plutôt celui du héros, dans ses deux variantes, aux cheveux flottants et en armure. La proposition d'y reconnaître des portraits conventionnels des ancêtres royaux mérite d'être considérée[8]. En ce qui concerne la fonction de la salle, il faut tenir compte du fait qu'elle était, au moins dans son premier état comportant trois baies, la plus ouverte de toutes sur l'esplanade, ce qui fait penser à une salle d'audiences à caractère public, ou encore à une basilique (au sens profane du terme).

Le Bâtiment-tour qui la jouxte au sud a généralement été considéré comme un temple, même par P. Bernard, car il est juché sur une plateforme de briques crues haute de 7,5 m et comportait une double ceinture de corridors périphériques. Cependant l'orientation plein nord ne se retrouve dans aucun temple iranien. V. Pilipko et H.-P. Francfort ont attiré l'attention sur les analogies avec le mausolée d'Halicarnasse : outre la plateforme, l'étage supérieur à placage de colonnes et scènes de combats, ici peintes. Il n'est peut-être pas illicite de pousser plus loin. Ces scènes paraissent opposer des Parthes et d'autres archers à cheval – des Saces ? Or Phraate II, successeur de Mithridate I^er^, périt en 128 dans un combat contre les Saces, et l'un des deux *āyazan* (établissements sacrés) mentionnés par les *ostraca* est l'« *āyazan* de Phraate ». L'idée d'un *hérôon* où l'on vénérait la mémoire de ce souverain (ou, si l'on suit Mary Boyce, sa Fravashi) est donc une hypothèse à envisager.

Aucun des édifices mis au jour à Vieille Nisa ne peut être défini comme un tombeau au sens propre du terme, ce qui a dérouté plusieurs fouilleurs qui en cherchaient sur la base du texte d'Isidore. Cependant, celui-ci parle non pas de Mihrdādkirt mais de Parthaunisa, c'est-à-dire Nouvelle Nisa, où des constructions funéraires ont bel et bien été trouvées du côté intérieur du rempart : des caveaux

7. A. Invernizzi, « Arsacid dynastic art », *Parthica*, 3, 2001, p. 133-157.
8. *Ibid.*

voûtés et, leur ayant préexisté, le supposé « Temple ionique » qui pourrait en fait avoir été un tombeau royal [9].

Au terme de cette revue et des séminaires consacrés plus spécifiquement à la Maison carrée (voir ci-après), Vieille Nisa se laisse appréhender comme un ensemble clos voué à diverses manifestations d'harmonie du corps socio-politique centrées autour de la personne du roi et du souvenir de ses prédécesseurs, avec divers processus de filtrage des visiteurs à partir de l'esplanade centrale. La seule fonction économique saisissable est la consommation collective de vin. Personne n'habite sur place, sauf sans doute un personnel de service et une petite garnison dont on n'a pas retrouvé les baraques. L'évolution en site mémoriel que V. Pilipko place très tôt dans son histoire paraît attestée en fait plus tard, dans le courant du Ier s. de n. è., quand des simulacres de bulles à empreintes sont déposés dans tous les grands monuments, apparemment pour en marquer symboliquement le scellement. Ils restent sommairement entretenus, et c'est semble-t-il seulement au Ve s. qu'un tremblement de terre consacre la ruine du site.

Séminaire du 28 novembre 2013

La Maison carrée, isolée de l'ensemble central, est le plus grand bâtiment mis au jour à Vieille Nisa (60 × 60 m). Au départ, il se présente comme trois enfilades (plus tard cinq) de quatre pièces allongées, avec une cour centrale à péristyle, et à côté un ensemble de celliers. D'autres annexes furent ajoutées.

Deux questions font débat. L'une est la destination première du bâtiment. Elle n'avait jamais été sérieusement discutée, étant donné son contenu, qui était celui d'une trésorerie. A. Invernizzi a toutefois considéré qu'il avait d'abord été prévu pour abriter des banquets royaux [10], avec plusieurs arguments sérieux : la présence de colonnes et de banquettes maçonnées (aménagements peu appropriés pour le stockage), le voisinage de celliers, le mobilier de banquet (rhytons, lits et tables d'ivoire) occupant complètement l'une des pièces. Il y aurait eu place initialement pour environ 300 convives, chiffre que, curieusement, on retrouve dans l'ensemble de banquet du palais de Vergina en Macédoine, ainsi qu'au banquet qu'un riche Grec de Babylone offrit aux conquérants parthes (Athénée, XI.466 b-c) – était-ce la norme pour les commensaux du roi ?

En tout état de cause le bâtiment dans son état final fonctionnait comme une trésorerie pour des objets de prestige, souvent importés. Le fait que toutes les portes aient été retrouvées bouchées et scellées a donné lieu chez les fouilleurs soviétiques à toutes sortes d'hypothèses, tournant autour de l'idée que les objets stockés dans les différentes pièces auraient été rendus définitivement inaccessibles après avoir servi à des usages sacrés. P. Bernard a montré qu'en fait toutes les observations alléguées pouvaient s'interpréter par un fonctionnement normal des lieux de stockage qu'on a pu observer aussi à Aï Khanoum [11] : les bouchages de portes, rarement définitifs, sont les substituts bon marché de portes en bois ; l'apposition de scellés est l'accompagnement normal d'une telle opération, destiné à dégager la

9. F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie centrale sédentaire de la conquête grecque à l'islamisation*, Paris, 1984, p. 66-67 (d'après une hypothèse de N.I. Krasheninnikova).

10. « The Square House at Old Nisa », *Parthica*, 2, 2000, p. 15-53.

11. P. Bernard, « Un nouveau livre sur les Parthes », p. 121-123.

responsabilité de l'administrateur en cas de vol (d'où le fait que les pièces qu'on avait vidées étaient elles aussi scellées). Quant aux magnifiques rhytons d'ivoire, malgré leurs sujets principalement religieux, il n'existe aucune raison de leur supposer un usage autre que profane [12].

Séminaire du 5 décembre 2013

Samra Azarnouche, post-doctorante (Labex HASTEC), présente l'usage et le fonctionnement de l'archive des *ostraca*.

L'une des principales composantes de la documentation sur Nisa consiste en un important dossier épigraphique constitué de près de 2800 tessons de poterie inscrits à l'encre et datés des IIe et Ier siècles avant notre ère [13]. Ces *ostraca* écrits en parthe, une langue moyen-iranienne, proviennent principalement des celliers jouxtant la Maison carrée de Vieille Nisa, désignés comme *maδustān* « entrepôt de vin » par des documents concernant des lots de vin et de vinaigre. Chaque *ostracon* devait enregistrer des données telles que l'année de production, la quantité et la provenance du contenu de la jarre.

Jusqu'à présent peu exploitée, hormis dans le domaine de l'onomastique (notamment par les études de Rüdiger Schmitt), cette archive s'est révélée une source exceptionnelle pour l'étude de l'administration parthe et notamment l'institution du métayage, puisque le vin dont il est question correspond à la taxe en nature prélevée sur les bénéfices annuels des terres et directement versée au Trésor royal. En combinant les informations de plusieurs types de formulaires, on peut tenter de reconstruire le parcours d'une livraison de vin jusqu'aux magasins de la capitale : deux catégories de travailleurs, l'ouvrier (*razkār*) et le vigneron (*razbān*), produisent du vin sur un vignoble soumis à une taxe à remettre en nature (*uzbari*). Ils travaillent pour un haut fonctionnaire parfois nommé qui peut être le propriétaire de ce vignoble ou son administrateur mais qui, dans les deux cas, doit payer sur ses bénéfices une redevance annuelle à l'État. Ces propriétaires ou administrateurs n'ont jamais la charge d'un domaine entier mais simplement d'un ou de plusieurs vignobles appartenant à des domaines différents.

Cet impôt payé sous forme de vin (le volume varie généralement entre 140 et 180 litres) est livré au *maδustān* de la forteresse Mihrdādkirt (le site de Vieille Nisa), sous la responsabilité d'un livreur professionnel (*maδubar*) ou plus rarement d'un autre membre du corps administratif, un scribe, un scelleur ou parfois le vigneron lui-même. On remarque que le livreur est toujours bien identifié : il n'est pas un simple portefaix mais possède un statut juridique. Lorsque la livraison est déversée dans une jarre du cellier, un premier scribe inscrit sur un tesson de poterie tous les renseignements nécessaires (date, quantité, provenance et éventuellement la qualité du vin : jeune, vieux, filtré, mélangé etc.), et le tesson est posé sur ou sous

12. « Les rhytons de Nisa : à quoi, à qui ont-ils servi ? », *in* P. Bernard et F. Grenet (éd.), *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique*, Paris, 1991, p. 31-38. La question de leur lieu de fabrication (à Nisa même, où dans une ville grecque du Proche-Orient d'où ils auraient été ramenés comme butin ou tribut ?) reste ouverte : pour les deux points de vue voir E. Pappalardo, *Nisa Parthica. I rhyta ellenistici*, Florence, 2010, et P. Bernard, « Les rhytons de Nisa. I. Poétesses grecques », *Journal des savants*, 1985, p. 25-118.

13. I.M. Diakonoff and V.A. Livshits, *Parthian economic documents from Nisa*, 6 vols, Londres (Corpus Inscriptionum Iranicarum), 1976-2001.

le récipient. Souvent un second scribe ajoute plus tard des clauses supplémentaires pour signaler que le vin a été ouillé, transvasé, ou qu'il s'est transformé en vinaigre. Une formule qui se retrouve dans quelques documents et que les éditeurs ont traduite par « vin laissé par les échansons » indiquerait peut-être que le vin n'était pas d'un assez grand cru pour être consommé dans les banquets royaux.

Les données inscrites sur un *ostracon* devaient être transposées dans un registre de comptes tenu par le chef des scribes (*dibīrbed*), et une fois que la jarre était vide l'ostracon était soit effacé et réutilisé, soit jeté. C'est donc le rebut de l'archive principale qui a survécu jusqu'à nous.

Séminaire du 12 décembre 2013

Michael Shenkar, ATER au Collège de France, présente la religion à Nisa d'après les *ostraca*.

Quinze noms divins sont attestés sur les *ostraca* : Mithra, Ahura Mazdā, Sraoša, Rašnu, Ātar, Māh, Tīr, Vərəθraγna, Vohu Manah, Daēnā, Vayu, Haoma, Nana, Baga, Sasan/Sesen. On les trouve d'une part dans les dates données dans le calendrier zoroastrien (où chaque mois et chaque jour est désigné par le nom d'une divinité), d'autre part dans les noms de personnes.

Selon Mary Boyce, un nom théophore est une indication évidente de l'existence d'un culte à la divinité dans la région et la période où son nom est attesté. D'après une observation méthodologique importante faite par Rüdiger Schmitt, seules les nouvelles créations théophoriques attestées pour la première fois à une certaine époque peuvent servir d'indication fiable sur le degré de popularité de ces divinités. La prédominance du nom d'un dieu dans les anthroponymes peut-elle refléter son statut réel dans le panthéon ?

L'archive des *ostraca* ne fournit pas un panthéon réel et structuré des dieux qui étaient vénérés à Nisa, bien que certains, sans doute la plupart, l'étaient certainement. Quoi qu'il en soit, les dieux qu'on trouve dans les théophores niséens ne doivent probablement pas être considérés comme faisant obligatoirement l'objet d'un culte propre et de rites établis. Ils nous fournissent néanmoins une indication précieuse sur l'atmosphère religieuse à Nisa. Sur les quinze dieux, onze sont clairement iraniens et bien connus par la tradition zoroastrienne. Parmi les quatre autres, Nana et Tīr, bien que d'origine non iranienne, n'étaient certainement pas considérés comme des divinités étrangères. Baga est aussi probablement un titre pour désigner un dieu iranien.

Plusieurs *ostraca* mentionnent des livraisons de vin provenant d'un *āyazan,* mot que l'on traduit par « temple », ou littéralement par « lieu du sacrifice ». C'est un terme proche du vieux-perse *āyadana* attesté dans l'inscription de Darius I^{er} à Bisutun. On a parfois proposé de l'interpréter non pas comme un lieu de culte mais comme la désignation des rites. Étant donné que, d'après les *ostraca*, le vin n'est jamais livré vers les *āyazan* mais provient toujours des vignobles qui y sont rattachés, il est clair qu'au moins l'*āyazan* parthe est un établissement religieux possédant des domaines.

Nous pouvons conclure de ceci que le climat religieux de Nisa, tel qu'il ressort des *ostraca*, présente une nette prédominence iranienne. Beaucoup de choses nous évoquent le matériel religieux sassanide et les parallèles avec la tradition zoroastrienne sont également nombreux. Pourtant, l'usage de termes tels qu'*āyazan* et *aturšbed*, inconnus des Sassanides et des textes zoroastriens, révèlent des différences notables dans les pratiques cultuelles.

Aï Khanoum

Cours du 12 décembre 2013

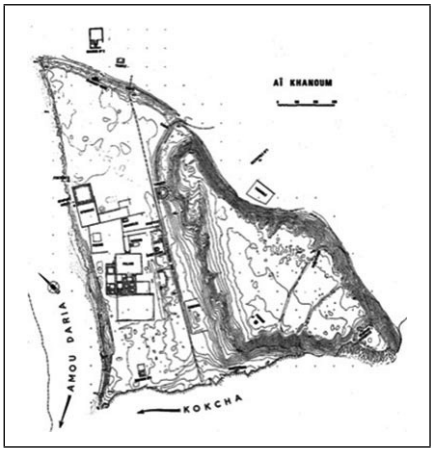

Figure 2 : Aï Khanoum

La ville d'Aï Khanoum, à la frontière de l'Afghanistan et du Tadjikistan, est mieux connue du public occidental ; la documentation en est en tout cas plus accessible [14]. Elle a été fouillée de 1964 à 1978 par la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan) sous la direction de Paul Bernard. Après l'interruption de la fouille par les événements d'Afghanistan, le site a été soumis à un pillage complet. Certains objets qui en étaient très probablement issus sont apparus sur le marché des antiquités et ont été publiés. À supposer que la fouille puisse reprendre un jour, elle ne pourrait concerner que de petits secteurs.

La chronologie maintenant admise par l'équipe chargée de la publication situe la fondation vers 290-280, sans doute à l'initiative d'Antiochos I^{er}, corégent de son père Séleucos, et la fin de l'occupation grecque au moment de l'assassinat du roi gréco-bactrien Eucratide I^{er} (vers 171-144) qui avait refondé la ville sous le nom d'Eucratidia, sans doute pour en faire sa capitale principale. Pendant cette dernière étape, la ville connut des reconstructions majeures, en partie inachevées ; c'est alors notamment que se structure la zone du palais, dont l'aspect précédent est mal connu. Ces grands aménagements sont donc à peu près contemporains de la grande période de construction de Nisa. Pour cette raison, et parce que la réflexion des fouilleurs s'est nourrie de l'expérience de ceux de la ville parthe, il paraît justifié d'aborder à sa suite l'étude d'Aï Khanoum. Certes, entre Vieille Nisa et Aï Khanoum on change complètement d'échelle (la superficie intra-muros est neuf fois supérieure), mais on verra dans les cours suivants que certains problèmes se posent de manière analogue, notamment le caractère duel de l'ensemble urbain.

La fondation fut pensée par une première génération coloniale qui voyait loin. Plusieurs raisons expliquent l'implantation d'une ville majeure dans cette zone qui, sur la carte, peut faire figure de cul-de-sac à l'extrémité nord-orientale de la

14. Présentation générale bien illustrée par P. Bernard, « La colonie grecque d'Aï Khanoum et l'hellénisme en Asie centrale », dans *Afghanistan. Les trésors retrouvés*, Paris, Musée national des Arts asiatiques / Guimet, 2007, p. 55-67. Pour l'état des réflexions tel qu'il se présentait à la fin de la fouille, voir la synthèse de P. Bernard, « Problèmes d'histoire coloniale grecque à travers l'urbanisme d'une cité hellénistique d'Asie centrale », *150 Jahre Deutsches Archäologisches Institut 1829-1979*, Mayence, 1981, p. 108-120, pls. 43-48. Pour une bibliographie à jour et un exposé des points de vue actuels des membres de l'équipe, qui divergent sur certains points, voir le dernier volume paru de la publication : G. Lecuyot, avec des contributions de P. Bernard, H.-P. Francfort, B. Lyonnet et L. Martinez Sève, *Fouilles d'Aï Khanoum* IX. *L'habitat*, *MDAFA* XXXIV, Paris, 2013.

Bactriane : l'existence d'une grande plaine déjà bien mise en valeur par l'irrigation, la relative proximité des ressources minérales du Badakhshan (notamment le lapis-lazuli, exporté dans tout le monde antique et qui était travaillé à Aï Khanoum), la présence au nord d'un possible couloir d'invasion, enfin un immense terrain de chasse le long du fleuve, atout majeur pour l'entretien des cavaleries tant macédoniennes que locales. Le site lui-même, que les fondateurs trouvèrent quasi inoccupé, présentait un grand potentiel du point de vue de la fortification (une situation d'éperon barré dominé par une acropole).

On passe en revue les principaux monuments : (i) le rempart massif en brique crue, adapté à la guerre de siège ; (ii) le temple intra-muros (voir les séminaires des 20 et 27 février) ; (iii) le palais, occupant 9 ha et dont l'emprise était prévue dès le premier plan d'urbanisme. Dans l'état ultime qui nous est parvenu, il combine des cours et des blocs modulaires dupliqués voués aux fonctions d'audience, d'administration, de trésorerie et de résidence, avec d'interminables corridors, tout ceci évoquant surtout l'ambiance des palais achéménides. Mais le décor monumental est grec, en pierre, qu'on n'a pas dédaignée comme à Nisa. La cour, dépourvue de toute adduction d'eau, n'était pas non plus un jardin à l'iranienne, mais plutôt un espace destiné à accueillir des rassemblements ostentatoires.

Cours du 19 décembre 2013

Si l'on essaie de comparer le plan du palais d'Aï Khanoum à celui de l'Ensemble central de Nisa, on perçoit, malgré la grande différence d'agencement général, certaines analogies fonctionnelles : à l'esplanade de Nisa correspondrait la grande cour du palais, à la Salle carrée l'ensemble formé par la salle hypostyle ouvrant directement sur cette cour et la salle d'audience qui la prolonge ; à l'Édifice rouge les deux salles d'audience intérieures, et peut-être à la Salle ronde et au Bâtiment-tour (s'ils sont des *hérôa*) les deux *hérôa* situés en avant de l'entrée du palais. Le théâtre, en brique crue (cas extrême mais pas unique d'adaptation aux contraintes locales puisqu'on en connaît trois autres exemplaires dans le monde grec, dont deux en Babylonie), pouvait contenir 5 000 ou 6 000 spectateurs, chiffre tellement élevé qu'il ne nous est d'aucune utilité pour une estimation démographique de la ville. Le gymnase, l'un des plus grands du monde hellénistique, combinait dans son dernier état une cour entourée de locaux voués à l'enseignement et une autre pour les exercices. Un bassin à proximité, publié comme une piscine, était plus probablement un abreuvoir destiné aux montures des visiteurs tant du gymnase que du palais, où les bêtes n'étaient pas admises à circuler.

Séminaire du 19 décembre 2013

Guy Lecuyot, ingénieur de recherche au CNRS (UMR AOROC), présente d'abord le programme vidéo de restitution en 3 D qu'il a réalisé avec la chaîne de télévision japonaise NHK, puis sa publication des grandes résidences aristocratiques d'Aï Khanoum.

Le dernier état architectural d'Aï Khanoum, vers 144 av. n. è. juste avant son abandon par le pouvoir gréco-bactrien, est le mieux documenté et a livré des vestiges d'habitat dont ceux de grandes résidences aristocratiques au plan si particulier illustré par la maison du quartier sud-ouest, la résidence le long de la rue principale et la maison hors les murs. En général, il se compose de deux parties juxtaposées, au sud une grande cour et au nord un corps de logis, qui communiquent

entre elles par un porche à deux colonnes *in antis*. Le corps de logis s'articule autour d'une pièce centrale entourée d'un couloir qui unit tout en séparant les diverses parties de la maison.

Si ces résidences ne comportent pas de salle visiblement aménagée pour les banquets si caractéristiques de l'art de vivre à la grecque, en revanche elles possèdent des installations balnéaires qui montrent bien l'attachement que les colons apportaient au soin du corps. Ils comprennent habituellement trois pièces disposées en enfilade : un vestiaire, une salle d'ablution et une salle d'alimentation en eau communiquant avec une cuisine-chaufferie. La toilette se faisait par aspersion, mais sans les cuves plates typiques des bains grecs.

En règle commune, l'architecture des bâtiments doit plus au monde oriental qu'à des influences méditerranéennes qui apparaissent souvent comme un décor plaqué sur une structure. Les bâtisseurs ont avant tout utilisé les ressources locales, ne réservant la pierre qu'à certains éléments, en particulier les colonnes avec leurs bases, fûts et chapiteaux, le plus souvent corinthiens, mais aussi doriques et ioniques. Le décor à la grecque s'exprime donc dans les supports, mais aussi par un artifice constitué de quelques rangées de tuiles avec des antéfixes bordant les toits plats.

On retrouve le plan des grandes résidences, mais à une échelle monumentale, dans celui du palais avec, au nord, sa grande cour à portique rhodien et, au sud, la zone administrative et la zone résidentielle Cette dernière comprend deux groupes de locaux qui, eux-mêmes, reprennent le même schéma. Dans les salles d'eau de ces résidences, plusieurs sols sont pavés de mosaïques de galets où figurent animaux marins, palmettes et étoile macédonienne. Les plans de ces habitations n'ont rien à voir avec ceux des maisons grecques où la cour est au cœur de la vie domestique ; ici sa position en fait un espace privé sans doute réservé à l'usage du seul maître de maison et de sa famille.

Si la postérité de ce type de plans est attestée en Asie centrale à l'époque kouchane (Dal'verzintepe, Sakhsanokhur, Dil'berdjin) et même en Iran (Khurha) et en Mésopotamie (Abu Qubur en Irak) à l'époque parthe, son origine reste discutée. Sensiblement à la même période que la construction des résidences d'Aï Khanoum, à Nisa, un bâtiment, l'Édifice rouge, reprend un schéma très proche, mais avec un décor d'inspiration plutôt achéménide. Que peut-on en déduire ?

Cette utilisation pour ainsi dire simultanée de ce type de bâtiment aux marges du monde iranien ferait pencher pour une origine commune, issue de l'architecture des palais achéménides où l'on trouve de grands bâtiments comportant une pièce centrale entourée de locaux et ouvrant sur une cour ou une esplanade, comme à Persépolis dans le palais de Darius I^{er}. Ces modèles avaient sans doute été adoptés par l'aristocratie achéménide puis par les commanditaires de nos maisons. La disposition générale du corps de logis avec ses couloirs et ses espaces nettement séparés souligne la volonté de hiérarchiser les activités et les déplacements des personnes vivant et circulant dans l'édifice.

Pour ce qui est d'Aï Khanoum, il avait été d'abord envisagé que le plan des grandes résidences était une création des architectes locaux. Avec les nouvelles découvertes à Nisa et à Abu Qubur, cette hypothèse est devenue hautement improbable. À la maison du quartier sud-ouest, une partie du bâtiment de l'état antérieur fut intégrée dans le plan de la nouvelle demeure. Il est difficile d'imaginer cet exercice de récupération et de composition sans disposer d'un schéma préexistant, sachant de plus que, dans le même temps, ce type de plan était employé pour bâtir la maison hors les murs et pour la reconstruction du palais.

Rappelons enfin que certaines constantes se trouvent dans l'architecture orientale, de la Mésopotamie à l'Asie centrale : des plans de bâtiments aux compositions orthogonales, symétriques et massives, au caractère souvent ostentatoire, que les colons grecs n'ont pas manqué de côtoyer au cours de leurs conquêtes. C'est sans doute dans les grandes capitales du monde iranien de l'Empire achéménide que ce fait était le plus marquant et c'est probablement là que les architectes d'alors ont puisé leurs modèles et que, pour nous, il faut rechercher l'origine des grandes résidences d'Aï Khanoum.

Cours du 9 janvier 2014

Plusieurs questions font aujourd'hui l'objet de discussions, tant dans l'équipe qu'en dehors d'elle.

1) Les étapes du développement de la ville : qu'était la ville dans les quelque 120 ans de son existence qui ont précédé son remodelage par Eucratide ? Le nom qu'elle portait alors n'est pas connu (un toponyme transmis par Ptolémée, Oskobara, « l'enceinte haute », pourrait n'avoir désigné qu'un fort achéménide préexistant, sur la citadelle). La reprise récente de l'étude de la céramique fournie par les divers chantiers tend à indiquer que le grand dessein des fondateurs tarda à se concrétiser, le quartier résidentiel de la partie sud ne prenant corps qu'à l'extrême fin du III^e^ s.[15]. Par ailleurs, même à la fin, la population de ce quartier colonial comprenant une quarantaine de demeures ne peut pas avoir excédé quelques centaines d'habitants, domesticité comprise. Le contraste avec la capacité du théâtre est saisissant.

Il apparaît que ces questions ne peuvent trouver de réponse que si l'on sort des remparts. La plaine située immédiatement au nord recevait aussi des colons ; le canal supplémentaire creusé à grands frais pendant la période grecque ne permettait qu'un gain marginal de surfaces cultivées, indice d'une surcharge démographique. Les mêmes observations ont été faites dans des plaines plus éloignées qui devaient relever aussi de la *chôra* de la ville. D'autre part, une ville ronde fortifiée, d'une taille respectable (environ 30 ha plus une partie disparue dans le fleuve), occupée avant, pendant et après l'existence d'Aï Khanoum, se dressait à 1,5 km au nord (la même distance qu'entre les deux Nisa). L'espace intermédiaire était lui-même assez densément occupé, la première ceinture au-delà du rempart d'Aï Khanoum pouvant même être définie comme une « zone urbaine » (H.-P. Francfort) affectée à des bâtiments de haut niveau social : de grandes demeures, un temple, des mausolées. On est conduit à penser que, malgré son aspect imposant, le rempart nord d'Aï Khanoum ne matérialisait pas la limite de l'organisme urbain. Les premiers colons auraient-ils vécu en majorité dans la ville qu'ils ont trouvée, la « Ville ronde » ?

2) La seconde question, liée à la précédente, est celle des rapports entre la population coloniale et la population locale bactrienne. Y a-t-il eu ségrégation, symbiose, métissage ? Après une conférence donnée à l'Ermitage par Paul Bernard peu après la fin des années de fouille, Vladimir Livshits s'était étonné de ce que l'on aperçût si bien les Grecs mais si peu les Bactriens. L'iraniste qu'il est ne pouvait que constater que, dans les siècles ultérieurs, c'est pratiquement l'inverse, dans l'onomastique, la langue (qui n'a gardé du grec quasiment que l'alphabet), les usages administratifs (qui renouent directement avec les pratiques achéménides), la religion (mis à part les emprunts iconographiques), comme si la greffe hellénique n'avait pas pris.

---

15. Il faut cependant tenir compte du fait qu'une seule maison y a été fouillée.

Une première réponse peut être demandée aux impressions, forcément assez subjectives, que donne le matériel archéologique. L'élément grec domine dans ce qui se voit en premier et exige des spécialistes de haut niveau (décor, arts figurés), mais il est beaucoup moins saisissable dans ce qui demande de la technique lourde et de la main-d'œuvre : l'architecture proprement dite, la mise en valeur agricole. Il est significatif que, pour l'exécution des colonnes, on ait jugé plus expédient de renouer avec la technique archaïque du tournage que de former des tailleurs de pierre. La seule documentation qui nous fasse accéder à une situation où les deux populations se côtoyaient est livrée par les inscriptions économiques de la Trésorerie du palais, où l'on voit des directeurs portant tous des noms grecs commander à des subalternes portant des noms tantôt grecs, tantôt iraniens. L'existence d'une chancellerie parallèle utilisant l'araméen (qui avait été la langue administrative de la Bactriane achéménide, comme de tout l'empire) est suggérée par un *ostracon* trouvé au temple, où l'on trouve mentionné un ou deux personnages à nom iranien, une « amende » (*'NŠ*), et probablement un « juge » (*dātbarak*). Y aurait-il eu, à côté de la justice grecque, une justice destinée à la population indigène et siégeant au temple (cf. Jésus amené devant Caïphe) ? Il existe en fait, si l'on veut tenter de localiser cette population, plusieurs options, non exclusives les unes des autres :

– à la « Ville ronde » (dans le prolongement de l'époque précoloniale) ;

– dans le modeste habitat interstitiel découvert au voisinage de plusieurs monuments ;

– dans le tiers nord de la ville basse, zone qui n'a pas été fouillée car aucun alignement n'y était décelable sur le terrain ni sur la photo aérienne, mais qui a été ensuite pillée autant que le reste, ce qui indique qu'elle n'était pas vide ; on serait tenté d'y placer les baraquements de l'énorme main-d'œuvre nécessaire à ce chantier continu qu'était Aï Khanoum à la dernière période de son existence ;

– enfin, l'acropole, très vaste et où l'on n'a fouillé qu'un podium cultuel à l'iranienne, quelques logements monocellulaires et les murs de la citadelle, aurait pu abriter la garnison, certainement indigène dans sa grande majorité, selon une répartition de l'habitat qui ne serait pas sans évoquer celle entre « fort » et « *cantonment* » dans l'Inde britannique ; l'arsenal prend place entre le quartier colonial et le chemin d'accès à la citadelle.

En tout état de cause, si symbiose coloniale il y a eu, elle s'est mal terminée. La chute apparemment brutale du pouvoir grec s'accompagna de destructions que l'effet d'aubaine ne suffit pas à expliquer car elles visaient aussi des cibles symboliques (les murs du palais, la statue de Zeus au temple). Un charnier de 120 corps (chiffre minimum) jetés dans le théâtre pourrait témoigner d'un massacre ou d'un combat. La période qui suit immédiatement est une brève réappropriation de l'espace urbain par une population locale contrôlée par une autorité nomade, et qui l'utilise pour ses propres besoins villageois (entretien du canal d'adduction d'eau, « squatterisation » des locaux préexistants, recyclage des matériaux).

Séminaires des 20 et 27 février 2014

Henri-Paul Francfort présente à la discussion les hypothèses qu'il a publiées dans un article récent [16] où il compare les manifestations archéologiques du culte au

16. « Ai Khanoum "*Temple à niches indentées*" (temple with idented niches) and Takht-i Sangin "Oxus temple" in historical cultural perspective », *Parthica*, 12, 2012, p. 109-136.

temple de l'Oxus à Takht-i Sangin au Tadjikistan (fouillé jadis par B. Litvinskij et I. Pichikjan, et où se met en place un nouveau programme de la MAFAC sous la direction de H.-P. Francfort et M. Gelin) et au temple monumental à redans d'Aï Khanoum en Afghanistan (fouillé jadis par la DAFA sous la direction de P. Bernard avec la collaboration permanente de l'intervenant).

L'hypothèse présentée est explorée jusqu'à des conséquences et corollaires, qui sont plus discutables ou facultatifs. Cette hypothèse, partant de manifestations rituelles, envisage pour le temple à redans d'Aï Khanoum la présence d'un culte à une divinité générale des eaux (célestes et terrestres) et de la végétation, qui aurait été appelée Wakhshu (Oxus), comme à Takht-i Sangin où l'épigraphie l'atteste formellement. Il s'agit avant tout de vases déposés renversés dans des trous creusés à proximité de cours d'eau, que l'on trouve en Asie centrale depuis l'âge du bronze, rituel qui rappelle un passage de Strabon sur la divinité iranienne des eaux à qui l'on sacrifie dans des *bothroi* proches, mais non dans l'eau, et des passages équivalents de l'Avesta (Yt. 5, 17, 22, etc.). Le temple à redans d'Aï Khanoum possèderait ainsi un jumeau d'une autre forme dans le temple de l'Oxus à Takht-i Sangin, à 100 km en aval ; des objets très particuliers se retrouvent dans les deux sanctuaires : plaques figurant Cybèle, petits socles, vasques, etc. En outre, le site de Torbulak, près de Kuljab, fouillé par G. Lindström du DAI, avec ses petits socles et vasques, pourrait aussi appartenir à la même sphère de cultes bactriens des eaux et de la fertilité. Ainsi les eaux des rivières, les eaux célestes (voir le nom de personne *Wakhshuabradāta* « don du nuage de l'Oxus »), les eaux des sources (*-bulak*) et celles des puits (attestés à Surkh-Kotal, Rabatak, et maintenant Takht-i Sangin) ont revêtu une importance extrême pour les Bactriens de l'Antiquité.

Il est encore envisagé que cette divinité prolonge d'une certaine manière un très vieux concept divin féminin dominant qui remonte à l'âge du bronze en Asie centrale (III^e^-II^e^ millénaires) où une telle divinité est figurée sans ambiguïté dans la glyptique, l'orfèvrerie et la statuaire. En outre, les conséquences « optionnelles » de cette hypothèse sont les suivantes : 1) cette divinité bactrienne (centrasiatique même) semble être l'équivalent exact de l'Anāhitā perse ; 2) elle a pu être représentée à l'époque hellénistique comme semblable à la Cybèle grecque. Enfin, parmi les points à élucider restent encore la question du genre de la statue de culte d'Aï Khanoum, celle de la présence de possibles divinités *synnaoi*, comme l'a suggéré P. Bernard, et celle du destin de cette très importante divinité de l'Oxus aux époques suivantes, kouchane notamment.

Séminaire du 15 mai 2014

Comme prolongement à ce séminaire, Paul Bernard présente une recherche en cours [17] sur les installations de culte de Takht-e Sangin telles que les révèlent d'une manière remarquablement concomitante les derniers résultats de la fouille et un texte chinois ayant recueilli des traditions qui subsistaient sur place au début du VIII^e^ s.

17. « Le sanctuaire du dieu Oxus à Takht-i Sangin ou l'esprit de l'escalier », *in* V. Schiltz (éd.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales. Hommages à Pierre Chuvin* – II, Paris, 2015, p. 53-70.

Cours du 16 janvier 2014

La période qui suit la période coloniale grecque, tout au moins pour ce qui est du Tokharestân, pays qui englobe désormais la Bactriane et le sud de l'ancienne Sogdiane, est conventionnellement répartie entre plusieurs phases : « période des invasions » ou « pré-kouchane » (de c. 145 av. n. è. à c. 50 de n. è.) ; période des Grands Kouchans, du nom de la dynastie d'origine nomade (Yuezhi) qui reconstitue un empire s'étendant aussi sur l'Inde du Nord (c. 50-230) ; une période de domination sassanide directe (c. 230-280), suivie par la période de la vice-royauté kouchano-sassanide (c. 280-375) ; après quoi surviennent de nouvelles invasions de la steppe, dites « chionites », suivies d'une reconstitution impériale sous les Kidarites et les Hephtalites (c. 420-550). La chronologie avait fait longtemps l'objet de grandes incertitudes, avec, pour la période des Grands Kouchans, un flottement sur deux siècles dans les publications numismatiques, ce qui affecta les conclusions de plusieurs fouilleurs soviétiques qui dataient les niveaux d'après les monnaies, mais elle est maintenant beaucoup mieux assurée (un colloque s'est tenu à Berlin les 5-7 décembre 2013, qui va déboucher sur un livre sous la direction de Harry Falk).

L'exposé délaisse provisoirement les grandes villes. Elles continuent leur existence (Bactres, Samarkand, Merv, Bégram) ou se développent davantage (Termez), mais les exemples fouillés n'offrent pas autant de possibilités que Nisa et Aï Khanoum pour saisir le fonctionnement des organismes urbains : ce sont tous des sites à très longue vie, jusqu'à l'époque islamique, et pour cette raison les diverses périodes, sauf les dernières, n'y sont connues que partiellement. Plus riches d'informations cumulées sont alors les villes moyennes, toutes développées à partir de sites antérieurs (achéménides ou grecs) et toutes en grande régression à partir des invasions du IV^e^ s., voire antérieurement.

Kampyrtepa

Cours du 16 janvier 2014 (suite)

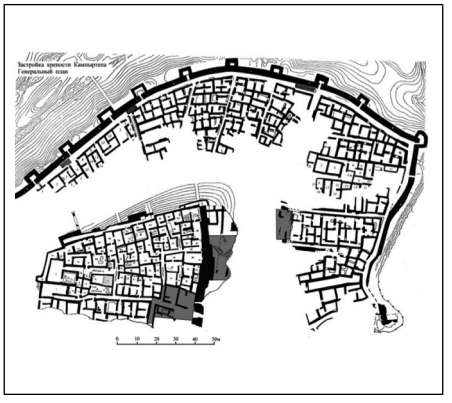

Figure 3 : Kampyrtepa

Kampyrtepa, en Ouzbékistan, à 30 km à l'ouest de Termez sur la rive nord de l'Amu-darya (Oxus), a été choisi en 1982 par l'expédition du Tokharestân (basée à Tachkent, héritière de la JuTAKÈ et dirigée par Èduar Rtveladze) pour une étude approfondie des conditions de la vie urbaine en Bactriane kouchane, en raison de l'absence de niveaux post-kouchans et de sa petite taille, peut-être une vingtaine d'hectares dans sa plus grande extension. La quasi-totalité de la surface subsistante a été fouillée. Une série spéciale de rapports lui est consacrée [18].

18. *Materialy Tokharistanskoj Èkspeditsii*, Tashkent puis Elets, 8 volumes, 2000-2011 (volumes 1 à 3 consacrés entièrement à Kampyrtepa, volumes 5 à 8 partiellement).

L'information manque encore de synthèses, mais plusieurs articles consacrés à tel ou tel quartier parviennent à introduire une véritable dimension anthropologique car ils mettent en relation le matériel mobile et les structures architecturales, trop souvent dissociés dans les publications de fouilles. Cette approche est rendue possible par l'abandon brusque du site, déménagé à la fin du règne de Kanishka (127-153) suite à l'effondrement d'une grande partie dans le fleuve.

L'information historique extérieure sur la ville est très limitée. Le premier établissement est de peu postérieur à la conquête d'Alexandre et on avait initialement voulu l'identifier à l'Alexandrie de l'Oxus mentionnée par Ptolémée, mais la modestie du site durant l'époque hellénistique, où il n'est pas même fortifié, a conduit l'équipe à abandonner cette proposition. Une information rétrospective est transmise par l'historien timouride Hâfez-e Abru, utilisant des sources du X^e^ s., qui mentionne un site abandonné au nom dérivé du grec *pandocheion,* « hôtellerie », principal point de passage du fleuve après Alexandre, et où les habitants se disputaient la clientèle des voyageurs et la disputaient à Termez.

À l'époque hellénistique, c'est un petit établissement de potiers, puis un *emporium* non fortifié. Le premier effort d'aménagement est de la période pré-kouchane, avec une citadelle fortifiée de 4 ha, planifiée en six quartiers. Le matériel céramique porte fortement la marque des nouveaux envahisseurs et l'on doit sans doute attribuer l'initiative de la fortification à l'un des cinq *yabghu*, chefs des clans Yuezhi, plus tard unifiés par l'un d'entre eux, le *yabghu* kouchan.

Cours du 6 février 2014

Au début de l'époque des Grands Kouchans, probablement sous le deuxième d'entre eux, Vima Taktu (*alias* Sôter Mégas) (c. 90-110), la citadelle s'entoure d'un petit site urbain fortifié, lui aussi de plan grossièrement arrondi. La fouille de l'état kouchan a permis de réviser certaines conceptions qui avaient cours jusqu'alors concernant les villes kouchanes :

– Le réseau des rues : sur la seule base de la ville de Dal'verzintepe (voir ci-après, cours du 20 février), G. Pugachenkova leur avait attribué un réseau labyrinthique destiné à améliorer la défense intérieure. En fait, Kampyrtepa obéit à un plan intérieur régulier sans être pour autant conforme au schéma hippodamien : deux rues principales avec à leur intersection un bazar, et dont l'une rejoint l'entrée de la citadelle puis le débarcadère maintenant disparu, et un réseau radial de rues secondaires qui délimitent des blocs de largeur homogène (19 m) dont chacune rejoint une tour.

– Le rempart : l'idée a parfois été émise que les remparts kouchans avaient un caractère surtout ostentatoire et qu'en particulier leurs archères n'étaient pas fonctionnelles. Ceci est sans doute vrai dans certains cas (p. ex. l'enceinte du temple de Surkh kotal) mais ne l'est pas à Kampyrtepa, où tout était prévu pour une efficacité maximale de la défense. On relève dans les remparts kouchans connus une grande régularité des paramètres (épaisseur des murs, dimensions des tours, etc.), preuve de l'intervention d'un corps centralisé d'ingénieurs militaires.

Il est apparu au fur et à mesure des progrès de la fouille que les micro-quartiers n'étaient pas séparés par les ruelles comme on le pensait initialement, mais qu'au contraire celles-ci en formaient les artères. Ces micro-quartiers peuvent être définis comme des unités de voisinage regroupant plusieurs unités résidentielles de deux ou trois pièces chacune, avec mise en commun d'une cuisine et, selon l'opinion des

fouilleurs, parfois d'un sanctuaire caractérisé par un foyer-autel mural. Cette dernière idée, omnniprésente dans la littérature archéologique soviétique, mérite une discussion à part, qui sera développée l'année prochaine en prenant aussi en compte les villes sogdiennes ; on peut d'ores et déjà renvoyer au point de vue très critique de P. Bernard [19].

Kampyrtepa kouchane ne semble avoir aucune base économique hormis sa fonction de passage fluvial. Il n'y a aucune ceinture agricole véritable (donc les vivres étaient amenés par voie d'eau), aucune activité artisanale (les fours de potiers n'existent qu'à l'époque hellénistique). La citadelle et certains locaux de la ville basse sont occupés par des jarres de stockage. Des parchemins écrits en bactrien, non récupérables pour le déchiffrement, pourraient indiquer une activité administrative, mais aucun local voué à celle-ci n'a été identifié. Dans certaines pièces d'habitation, des pièces de cuivre étaient dissimulées dans les joints des briques, indice possible d'activités furtives liées à la fonction militaire et hôtelière (petits larcins, prostitution ?).

Cours du 13 février 2014

Sergej Bolelov, actuel responsable de la fouille, s'est interrogé sur les conséquences à tirer des observations qui précèdent [20]. Il envisage la possibilité que la généralisation des petites structures résidentielles au sein des micro-quartiers exprimerait « le stade ultime de l'éclatement des familles patriarcales », mais cette idée se heurte d'une part à l'absence de locaux de réception qui auraient été un élément obligé de résidences « patriarcales » au stade antérieur, et d'autre part au fait que la ville n'a vécu que deux générations. Il en vient donc à supposer une classe homogène et modeste de dépendants militaires vivant en famille. Ceci est cohérent avec l'absence perceptible d'une élite urbaine (aucun local n'est décoré de peintures murales), la médiocrité artistique des objets, l'abondance relative du matériel militaire dans les trouvailles. On en vient alors à supposer de la part du pouvoir kouchan une action planifiée d'urbanisation stratégique, destinée à garder la route du nord (par où finalement ne viendront pas ceux qui porteront le coup fatal à l'empire : les Sassanides). Kampyrtepa ferait donc partie d'une chaîne défensive comportant, au nord, le verrou fortifié des « Portes de fer » de Derbent, frontière nord de l'empire, et au sud la colonie militaire de Zadiyan protégeant Bactres (voir ci-dessous). Des hypothèses analogues quant à un caractère volontariste de l'implantation urbaine ont été avancées pour Termez, qui a repris les fonctions de Kampyrtepa après son abandon [21].

Si les fouilleurs ont voulu reconnaître tant de « chapelles de quartiers », c'est en partie parce qu'ils n'ont pas trouvé de temple, mais celui-ci aurait fort bien pu se trouver dans la zone disparue, près du fleuve, comme le suggèrent les exemples de Termez et Takht-i Sangin. Le matériel religieux mobile représenté par les figurines

---

19. P. Bernard, « Une nouvelle contribution soviétique à l'histoire des Kushans : la fouille de Dal'verzin-tépé (Uzbékistan) », *BEFEO*, 69, 1980, p. 313-348.

20. Dans *Materialy Tokharistanskoj Èkspeditsii*, 6, 2006, p. 15-80 (rapport sur la fouille du « quartier 10 »).

21. S. Stride, « Regions and territories in Southern Central Asia: What the Surkhan Darya province tells us about Bactria » , *in* J. Cribb, G. Herrmann (éd.), *After Alexander. Central Asia before Islam*, Oxford, 2007, p. 99-117.

de terre cuite révèle une quasi-absence du bouddhisme, situation qui ne se retrouve dans aucun autre ville kouchane et pourrait s'expliquer par l'abandon précoce du site : on sait maintenant que le bouddhisme n'a véritablement pris racine en Bactriane qu'à partir de la fin du Ier s. de n. è. et que son emprise restait encore assez limitée sous Kanishka. Les deux nécropoles hors-les-murs relèvent du même rituel « zoroastro-compatible » que dans les autres sites connus (dépôt des corps sans décharnement préalable, mais tout de même sans contact avec la terre).

Séminaire du13 février 2014

Étienne de la Vaissière, directeur d'études à l'EHESS, présente sa récente exploration du site de Zadiyan.

Zadiyan, à mi-chemin entre Bactres et l'Amu-darya, avait fait déjà l'objet de plusieurs reconnaissances archéologiques, celle de Marc Le Berre en 1948 dans le cadre de la DAFA puis celle de Galina Pugachenkova au début des années 1970 dans le cadre de la mission de Dil'berdjin. Mais seules des photographies aériennes, dont ces chercheurs ne disposaient pas, pouvaient révéler l'ampleur du site et le fait que les éléments architecturaux dispersés qu'ils mentionnaient étaient intégrés dans un seul ensemble : un gigantesque carré de 4 km de côté entouré d'un mur d'enceinte conservé du côté nord et partiellement du côté est, avec une entrée fortifiée conservée au milieu du côté ouest, enserrant un parcellaire régulier de 16 × 16 parcelles préservé dans le paysage fossile actuel, et centré sur une grande citadelle de 4 ha. Il s'agit probablement d'un gigantesque camp militaire doté de lopins agricoles et implanté à l'extrême limite de l'oasis au débouché de la route du désert. Cet emplacement donne à son tour une indication sur la date du site, faute d'analyses C14 toujours en cours : la route qui passe par le site cesse d'être la route principale après le milieu du IIe s. de n. è. En effet, le point de passage sur le fleuve était tenu sur la rive droite par le site fortifié de Kampyrtepa, abandonné à cette époque. À Zadiyan, la céramique retrouvée grâce à plusieurs reconnaissances sur place dans le cadre de la DAFA est effectivement de type kouchan. La route se décale ensuite vers l'est, vers Termez, et le site de Zadiyan devient militairement inutile. On ignore encore dans quel ordre se déroule le recouvrement que l'on constate localement entre le mur du camp de Zadiyan et le mur de l'oasis de Bactres, long de plus de 200 km : mur de l'oasis postérieur utilisant le mur du camp, ou au contraire camp s'appuyant sur le mur de l'oasis.

Dal'verzintepe

Cours du 20 février 2014

Dal'verzintepe, également en Ouzbékistan, sur le piémont du Surkhan-darya, l'affluent de l'Amu-darya qui se jette à Termez et forme la vallée principale du Tokharestân septentrional, été fouillée surtout de 1962 à 1974 par l'équipe issue de la JuTAKÈ [22]. Le schéma évolutif est proche de celui de Kampyrtepa, à ceci près que les étapes ont été parcourues plus tôt : une citadelle de 4 ha dès l'époque gréco-

22. G.A. Pugachenkova, È.V. Rtveladze (éd.), *Dal'verzintepe*, Tashkent, 1978 ; P. Bernard, « Une nouvelle contribution soviétique à l'histoire des Kushans », art. cité ; B.A. Turgunov, « Excavations of a Buddhist temple at Dal'verzin-tepe », *East &West*, 42, 1992, p. 131-153.

bactrienne, puis une ville basse qui aurait reçu sa première fortification au Ier s. de n. è., donc avant les Grands Kouchans ou au début de cette période. L'échelle aussi est différente puisque le site fortifié fait 31 ha, ce qui en fait le site majeur du Tokharestân septentrional après Termez, et qu'il possède une banlieue et une ceinture agricole irriguée de taille conséquente. Sa fin fut plus lente : une désertion progressive aux IIIe et IVe s., processus parachevé par les invasions nomades. Le faciès social apparaît beaucoup plus diversifié qu'à Kampyrtepa. On n'a pas vraiment d'indice d'une population militaire (mais la citadelle a été peu fouillée), et le réseau des rues n'est pas déterminé par l'accès aux tours. Les activités commerçantes sont représentées par un quartier de potiers et une échoppe à vin. L'ambiance artistique générale est toute autre qu'à Kampyrtepa : plusieurs maisons et même le petit sanctuaire bouddhique des potiers possédaient des peintures murales de grande qualité[23]. Deux grandes maisons reprennent le plan de base des maisons d'Aï Khanoum, mais avec une amplification et un surhaussement de la salle de réception, une bipartition des autres locaux pour laquelle plusieurs explications peuvent se présenter (partie publique et partie privée, aile des hommes et aile des femmes ?), mais en même temps une atrophie des salles de bains qui étaient présentes dans toutes les demeures grecques.

Plusieurs indices suggèrent la présence de grandes familles liées au pouvoir kouchan. Dans l'une des demeures avait été enfoui un trésor de 115 objets d'or comportant des bijoux de tradition steppique, d'autres analogues à ceux portés par des personnages aristocratiques dans l'art du Gandhara, et enfin 55 lingots d'or dont les inscriptions indiennes indiquent qu'ils avaient appartenu à un ou plusieurs monastères bouddhiques dans la seconde moitié du Ier s. de n. è. ; il est probable que leur ultime propriétaire avait participé aux campagnes de conquête et obtenu du butin. Dans le sanctuaire bouddhique domestique situé hors-les-murs, le portrait du propriétaire en donateur voisine avec un personnage qui porte la même tiare que le roi Vāsudeva (c. 192-230) : c'est peut-être lui. Le propriétaire d'une autre maison affichait des goûts littéraires grecs, ou tout au moins certains souvenirs, car il avait fait peindre un cycle où l'on reconnaît la naissance des Dioscures et le sacrifice d'Iphigénie[24].

Le bouddhisme est beaucoup plus présent qu'à Kampyrtepa, mais les pratiques funéraires révélées par la fouille sont les mêmes, soit que les bouddhistes aient pratiqué la crémation qui ne laisse pas de traces, soit qu'ils aient conservé les usages locaux.

Dil'berdjin

Cours du 27 février 2014

Dil'berdjin, en Afghanistan, à 40 km au nord-ouest de Bactres, occupe en lisière de l'oasis une position symétrique à celle de Zadiyan (voir le séminaire du 13 février) ; elle gardait la route vers le gué de Kelif de la même manière que Zadiyan gardait celle

23. Le sanctuaire des potiers a été publié comme étant voué à une déesse zoroastrienne ou « locale », mais Kazim Abdullaev (contribution inédite) a depuis établi son caractère bouddhique en identifiant le décor peint comme figurant le Grand Départ de Kapilavastu.

24. Le sujet a été identifié par l'auteur de ces lignes, voir F. Grenet, « Between written texts, oral performances and mural paintings : illustrated scrolls in pre-Islamic Central Asia », *in* J. Rubanovich (éd.), *Orality and textuality in the Iranian world*, Leyde, 2015, p. 422-445.

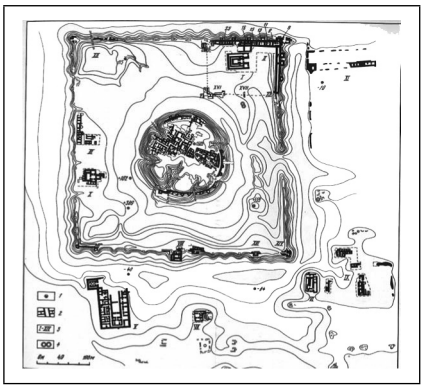

Figure 4 : Dil'berdjin

vers Kampyrtepa. Pas plus que pour les autres villes kouchanes moyennes que nous avons examinées on ne connaît son nom ancien. Dil'berdjin se rapproche morphologiquement de Kampyrtepa par sa taille (15 ha intra-muros avec au centre une citadelle ronde), mais de Dal'verzin-tepa par la chronologie haute (tous les remparts seraient initialement d'époque gréco-bactrienne, voire achéménide pour la citadelle), la banlieue, une riche demeure (mais hors-les-murs), les temples, les peintures murales.

Du point de vue de l'étude archéologique, Dil'berdjin n'a pas eu un sort aussi favorable que les autres villes. Le site a été fouillé de 1970 à 1977 par une mission soviétique dirigée par Irina Kruglikova qui était une spécialiste de la mer Noire, assez mal préparée à l'Asie centrale. La participation de G. Pugachenkova aux premières campagnes a produit des études architecturales de grande qualité, mais les peintures murales, très nombreuses, ont été moins bien servies : la publication préliminaire de la fouille en six fascicules[25] n'a pas été comme pour les autres sites doublée par des albums d'art, et l'on doit se contenter de dessins ou de reproductions en couleurs de qualité médiocre ; les œuvres étaient toutes déposées au musée de Kabul où une grande partie a péri pendant la guerre. La fouille fut interrompue brusquement et le dossier de la publication semble actuellement en déshérence.

Le problème principal est celui de la chronologie. Les fouilleurs ont supposé que la vie du site s'était arrêtée à la fin du IVe s., en se fondant sur les monnaies qui ne donnent en fait qu'un *terminus post quem*. Cette chronologie a été rejetée par tous les historiens d'art pour lesquels en particulier les dernières peintures du grand temple et de son annexe sont de la fin du VIe ou du début du VIIe s.[26]. Ce temple, situé à l'angle nord-est de la ville et doté depuis l'époque gréco-bactrienne de sa propre enceinte, aurait pu continuer à être fréquenté longtemps après la désertion du reste de la ville.

La citadelle, d'une superficie de 4 ha (chiffre décidément récurrent), n'a retenu l'attention que pour son rempart reconstruit à de multiples reprises, tandis que l'habitat intérieur n'a été fouillé qu'au niveau supérieur kouchano-sassanide et sommairement publié. On constate aujourd'hui qu'il était analogue à l'habitat militaire planifié de Kampyrtepa, avec de toutes petites unités résidentielles se

25. *Dil'berdzhin* I-III, Moscou, 1974-1986; *Drevnjaja Baktrija* I-III (consacrés en grande partie à Dil'berdjin), Moscou, 1976-1984. Présentations générales : I. Kruglikova, « Les fouilles de la mission archéologique soviéto-afghane sur le site gréco-kushan de Dilberdjin en Bactriane (Afghanistan) », *CRAI*, 1977, pp. 407-427 ; I.T. Kruglikova, « Dil'berdzhin – kushanskij gorod v Severnom Afganistane », in V.I. Guljaev (ed.), *Arkheologija starogo i novogo sveta*, Moscou, 1982, pp. 153-175.

26. Voir en particulier C. Silvi Antonini, *Da Alessandro Magno all'Islam. La pittura dell'Asia centrale*, Rome, 2003, p. 70-80.

partageant des blocs parcourus par un réseau radial de rues menant aux tours. La citadelle a succombé à deux sièges successifs avec sapes et machines de siège, ce qui oriente vers l'invasion sassanide.

L'activité artisanale est mal documentée. Du point de vue de la vie religieuse, le bouddhisme est présent mais il occupe une place secondaire, avec un modeste sanctuaire hors-les-murs. Les deux temples révèlent un panthéon iconographiquement hindou, shivaïte pour le temple principal, tandis qu'une petite chapelle aménagée dans la porte sud contenait des images dérivées de celle d'Héraclès. Dans tous ces cas, une assimilation à des divinités zoroastriennes est possible mais pas avérée. La préférence donnée à des divinités guerrières par rapport au Bouddha pourrait en tout cas refléter la composante surtout militaire de la population de la ville.

PUBLICATIONS

GRENET F., *Recentrer l'Asie centrale. Leçon inaugurale prononcée le jeudi 7 novembre 2013*, Paris, Fayard/Collège de France, 2014 ; édition électronique : Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », 2014, http://books.openedition.org/cdf/3590.

GRENET F. et RAPIN C., « Les étapes formatrices de la culture sogdienne », dans LURJE P.B. et TORGOEV A.I., *Sogdians, Their Precursors, Contemporaries and Heirs* (en russe), Saint-Pétersbourg, Musée de l'Ermitage, 2013, 13-28.

GRENET F., « Contribution à l'étude de la révolte de Muqanna' (c. 775-780) : traces matérielles, traces hérésiographiques », dans Amir-Moezzi M.A. (éd.), *Islam : identité et altérité. Hommage à Guy Monnot, o.p.*, Turnhout, Brepols, 2013, 247-261.

GRENET F., « Transfers of magic and demons, from the Roman East to Central Asia (IIIrd-IXth c. CE) », dans MUSTAFAYEV S., ESPAGNE M., GORSHENINA S., RAPIN C., BERDIMURADOV A. et GRENET F. (éd.), *Cultural Transfers in Central Asia: before, during and after the Silk Road*, Samarkand, IICAS, 2013, 82-93.

GRENET F., « Some hitherto unrecognized mythological figures on Sasanian seals: Proposed identifications », dans LURIA P. et TOKHTASEV S. (éd.), *Commentationes Iranicae: Vladimiro f. Aaron Livschits nonagenario donum natalicium*, Saint-Pétersbourg, Petropoli in ædibus Nestor-Historia, 2013, 202-210.

GRENET F., « Kushan religion », *Encyclopaedia Iranica*, 2013.

GRENET F., « Religions du monde iranien ancien » (I. Les nērang pehlevis ; II. Fêtes calendaires et fêtes non calendaires ; III. Le *Sīh-rōzag* 1 [suite et fin]), *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses. Résumé des conférences et travaux*, 2013, n° 120, 43-52 ; en ligne : http://asr.revues.org/1154.

GRENET F., « Avant-propos », dans BENDEZU-SARMIENTO J. (éd.), *Archéologie française en Asie centrale. Nouvelles recherches et enjeux socioculturels*, n° 21-22, Paris, Publication IFEAC, coll. « Cahiers d'Asie centrale », 2013, 15-17.

GRENET F. et SIMS-WILLIAMS N., « Die sogdischen Inschriften von Kul'tobe, Südkasachstan », dans SAMASEV Z. et STÖLLNER T. (éd.), *Unbekanntes Kasachstan: Archäologie im Herzen Asiens*, Bochum, Deutsches Bergbau-Museum, 2013, 811-813.

GRENET F., « Zoroastrian funerary practices in Sogdiana and Chorasmia and among expatriate Sogdian communities in China » (essai introductif) et « The Silk Road, Central Asia and China » (section du catalogue), dans STEWART S. (éd.), *The Everlasting Flame : Zoroastrianism in History and Imagination*, Londres, I.B. Tauris & Company, 2013, 18-27 et 92-103.

AUTRES ACTIVITÉS DU TITULAIRE DE LA CHAIRE

Enseignement

École pratique des hautes études, section des Sciences religieuses, direction d'études « Religions du monde iranien ancien », sujet du cours de cette année : « Le traité pehlevi *Ayādgār ī Jāmāspīg* : autour d'une nouvelle édition ».

Jurys de thèses

Silvia Cazzato, « Idéologie royale iranienne au début de l'Islam », EPHE, section des Sciences historiques et philologiques, 9 décembre 2013 (président du jury).

Barakatullo Ashurov, « Tarsākyā: an analysis of Sogdian Christianity based on archaeological, numismatic, epigraphic and textual sources », Londres (SOAS), 16 décembre 2013.

Participations à des colloques internationaux

Colloque *Cultural transfers in Central Asia: before, during and after the Silk Road*, Samarkand (IICAS / Labex Transferts), 12-14 septembre 2013 ; communication : « Transfers of magic and demons… » (voir liste des publications).

Colloque *Looking back: Zoroastrian identity formation through recourse to the past*, Londres (SOAS), 11-12 octobre 2013 ; communication : « Extracts from a calendar of Zoroastrian feasts: a new interpretation of the 'Soltikov' Bactrian silver plate at the Bibliothèque nationale, Paris » (à paraître dans les Actes).

Colloque *Pre-Islamic past of Middle Asia and Eastern Iran*, Saint-Pétersbourg (musée de l'Ermitage), 23-25 octobre 2013 ; communication : « Une fête pastorale sur une peinture murale d'Afrasiab (Samarkand) » (en russe ; texte anglais à paraître dans *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, 6, 2015).

Colloque *Interaction in the Himalayas and Central Asia: processes of transfer, translation and transformation in art, archaeology, religion and polity from Antiquity to the present day*, Vienne (SEECHAC / Österreichische Akademie des Wissenschaften), 25-27 novembre 2013 ; communication : « The Deydier vase and its Tibetan connections: a preliminary note » (à paraître dans les Actes).

Symposium *Literary sources on the history of the Kushans*, Berlin (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mayence), 5-7 décembre 2013.

Workshop *Bactria and the transition to Islam*, Cambridge (Ancient India and Iran Trust), 10-11 mai 2014 ; communication : « Religious coexistence in Bactria-Tukharistan on the eve of the Islamic conquest: new material and new perspectives ».

Colloque *Jean-Pierre Abel-Rémusat et ses successeurs. Deux cents ans de sinologie française en France et en Chine*, Paris (Collège de France), 11-13 juin 2014 ; communication : « D'Abel-Rémusat à Pelliot : la contribution des sinologues du Collège de France à la redécouverte de l'Asie centrale » (à paraître dans les Actes).

Conférence à l'étranger

Université Stanford, Department of Religious Studies, 1er mai 2014.

Missions sur le terrain

31 août-24 septembre 2013 : direction de la mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane.

AUTRES ACTIVITÉS DANS LE CADRE DE LA CHAIRE

Conférenciers invités

Pr. Zurab Makharadze (directeur du Centre d'archéologie du musée national de Georgie) : « Les tumuli riches de l'Âge du Bronze en Georgie[27] » (12 février 2014).

Pr. Shaul Shaked (professeur émérite à l'université hébraïque de Jérusalem) : « Une communauté juive au Khorasan avant la période mongole d'après une nouvelle trouvaille de manuscrits » (9 avril 2014).

ATER invité : Michael Shenkar (université hébraïque de Jérusalem)

Préparation d'un livre : *Intangible Spirits and Graven Images. Iconography of Deities in the pre-Islamic Iranian World*, Leyde, Brill, octobre 2014.

Articles parus ou soumis dans l'année : « On the Iconography of xᵛarənah and its role in the ideology of Ancient Iranians », *in* :*The Last Encyclopedist. The Issue in Honor of the 90th Anniversary of Boris Litvinsky*, Moscou, 2013, p. 427-452 (en russe) ; « A goddess or a queen? On the interpretation of the female figure on the relief of Narseh at Naqš-e Rostam », *Scripta antiqua,* 2, 2013, p. 612-633 (en russe) ; « A Sasanian chariot drawn by birds and the iconography of Sraosha », *in* S. Tokhtasev et P. Luria (éd.), *Commentationes Iranicae. Vladimiro f. Aaron Livschits nonagenario donum natalicium*, Saint-Pétersbourg, 2013, p. 211-223 ; « Yosef bar El'asa Artaka and the elusive Jewish diaspora of pre-Islamic Iran and Central Asia », *Journal of Jewish Studies*, 65/1, 2014, p. 58-77 ; « The Epic of *Farāmarz* in the Panjikent Paintings », *Bulletin of the Asia Institute*, 24, 2010 [2014], p. 67-84 ; « Images of Daēnā and Mithra on two seals from Indo-Iranian Borderlands », *Studia Iranica*, 44, 2015, à paraître.

Communications à des colloques internationaux : « Some thoughts on the symbolism of the Sasanian crowns », *Pre-Islamic Past of Middle Asia and Eastern Iran*, *Conference dedicated to the memory of B.I. Marshak and V.G. Shkoda*, Saint-Pétersbourg (musée de l'Ermitage), 23-25 octobre 2013 (à paraître dans *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, 6, 2014) ; « Royal regalia and the 'divine kingship' in the pre-Islamic Central Asia », *Kingship in Ancient Iran*, University of St Andrews University, St Andrews, 12-13 juin 2014 (à paraître dans les Actes).

(À l'issue de l'année passée au Collège de France, Michael Shenkar a été élu « Senior lecturer » à l'université hébraïque de Jérusalem.)

27. Voir résumé de la conférence *infra*, p. 989-990.